

Il lui tardait de revoir le chien, afin de se sentir un peu aimée et caressée.

Elle mit la clef dans sa serrure, et s'arrêta un instant à écouter le jappement de bonheur que la petite bête ne manquait jamais de pousser dès qu'elle flairait son amie.

Mais rien ne remuait dans la chambre.

Rien, qu'un silence de mort.

—Il dort, le paresseux !... se dit l'orpheline.

Elle ouvrit la porte.

—Eh bien, Pompon ! fit-elle en entrant, où est-
tu donc ?

Rien ne bougea.

—Mon Dieu ! murmura l'ouvrière, mon pauvre
petit est malade !

Avant qu'elle n'eût allumé une bougie, un grand
courant d'air froid la frappa au visage.

—Tiens, pensa-t-elle, la fenêtre est ouverte,
comment cela ?... Je l'avais cependant bien fer-
mée avant de partir.

Dans l'obscurité, Clotilde se dirigea vers la che-
minée, et quand la chambre fut éclairée, elle ap-
pela de nouveau le chien, puis comme il ne lui ré-
pondait pas, elle regarda sur le pied du lit où il se
tenait d'habitude ; également sur les chaises de la
petite cuisine, dans le cabinet noir, sous les meu-
bles, partout, enfin. Mais Pompon n'était nulle
part.

Alors, elle examina la fenêtre : un carreau avait
été cassé.

Il ne lui fut pas difficile de deviner que c'était
par là qu'on avait passé la main pour ouvrir l'es-
pagnolette et entrer ensuite dans la chambre.

Le cœur brisé, elle se laissa tomber sur une
chaise.

—On m'a volé Pompon ! dit-elle les lèvres
sèches et le visage subitement plus froid que du
marbre.

Et prise d'un immense désespoir, elle éclata en
sanglots.

Mais Clotilde était naturellement vaillante et
pleine d'énergie.

Même au milieu de sa douleur, elle se dit que
pleurer ne lui ferait point retrouver son petit ami.

Alors, elle se leva, et réfléchit à ce qu'elle avait
à faire.

Dans sa chambre, Sophie Mégnan chantait à
perdre haleine.

Pompon n'était point avec elle, c'était sûr, car
en entendant sa maîtresse, rien n'eût pu l'empê-
cher de japper.

Clotilde alors descendit auprès de la mère Bre-
ton.

Celle-ci, en la voyant toute en larmes, eut dans
ses bons yeux une grande expression d'intérêt et
de sympathie.

—Oh ! chère petite ! dit-elle aussitôt, qu'est-ce
qui vous arrive ?

L'autre raconta sa triste aventure.

—On m'a volé Pompon.

—Comment cela ? Je suis montée vers six
heures lui porter son petit souper, il était couché
sur la descente du lit, sage comme une petite
image. Et j'ai bien refermé la porte derrière moi,
j'en suis sûre.

—Aussi ce n'est pas par la porte qu'il est sorti.

—Par où donc ?

—Par la fenêtre dont on a cassé un carreau.

—Quelle horreur ! C'est cette grande peste de
Sophie qui aura fait le coup.

—Je le crois.

La mère Breton, tout en branlant légèrement la
tête, réfléchissait.

—J'en suis certaine, moi, que c'est elle, dit la
concierge au bout de quelques minutes. Vers sept
heures elle est sortie avec un grand panier qui pa-
raissait remuer. Même que je me suis dit : Qu'est-
ce qu'elle peut bien porter là dedans ?...
C'était le chien.

—Mon Dieu ! elle l'aura peut-être vendu, ou
donné à quelqu'un.

—Non, elle est revenue trop vite pour ça.

—Elle l'aura tué alors ?

—Non, pas davantage, elle l'aura plutôt fait
perdre. Mais attendez, il est intelligent, il re-
viendra.

—Et s'il ne retrouve pas son chemin, il sort si
peu !...

—Oh ! les chiens, ça revient toujours à la niche.
Clotilde pleurait à fendre l'âme.

—J'aime mieux aller voir par là, dit-elle. Il
sera peut-être à rôder du côté du magasin.

—Vous pouvez y regarder. S'il revient pendant
que vous n'y serez pas, je vous le garderai. Je vais
laisser la porte de la loge ouverte, et comme il
m'aime bien, il donnera certainement un coup de
nez en passant.

Une fois déjà Pompon s'était échappé du petit
appartement de sa maîtresse pendant la journée et
il était allé tout droit la chercher chez Anatole.

Peut-être la pauvre petite bête ne se rendant
pas compte de l'heure, y était-elle allée également
ce soir-là.

Clotilde descendit en courant la rue Lepic, la
rue Blanche et arriva sur la place de la Trinité.

—Mon Dieu ! se disait-elle en traversant le
carrefour si dangereux qui est entre le square et
la Chaussée-d'Antin, pourvu qu'il ne se soit pas
fait écraser par quelque omnibus !...

Elle marchait vite, regardant de tous les côtés
si elle ne voyait pas la tache claire qu'eût dû faire
presqu'au ras du sol le mince petit corps jaunâtre
de son chien.

Puis elle des-
cendit la Chaussée d'Antin, prit le
boulevard Haussmann pour entrer dans la rue
Taitbout, et traversa le boulevard des Italiens sans
avoir rien découvert.

A la maison, tout était fermé.

M. Monteret lui-même, qui habitait ailleurs,
avait depuis longtemps quitté le magasin.

Clotilde s'adressa à la concierge qui la connais-
sait et l'aimait, la trouvant modeste et réservée.

Elle lui raconta sa peine.

—C'est bien ce petit griffon roux qui est venu
l'autre jour ? demanda-t-elle à l'orpheline.

—Oui, le même.

—Il n'est certainement pas entré ici ce soir.
Mais comme la porte est fermée à partir de huit
heures, peut-être qu'il sera resté aux environs.

Voyez donc chez la fruitière en face. Elle fait
rôtir également, et vous savez, l'odeur des viandes
aurait pu l'attirer.

Clotilde suivit le conseil.

On la connaissait dans la boutique, car le sa-
medi, quelquefois, elle achetait des provisions pour
le dimanche, afin de n'avoir pas à sortir de chez
elle le lendemain matin.

La maîtresse de la maison l'écouta avec intérêt,
quoiqu'elle fût sur le point de fermer sa boutique.

—C'est un petit griffon jaunâtre à poils durs
que vous cherchez ? demanda-t-elle dès les premiers
mots.

—Oui, madame, avec un collier de nickel et de
cuir rouge.

—Eh bien, il y a une heure ou une heure et
demie à peu près, il était je crois bien devant le
magasin. Il s'est battu avec deux autres chiens,
alors un sergent de ville est arrivé et les a pris
tous les trois.

—Et pour les mener où !... Au poste de po-
lice sans doute où je le trouverai ?

—Je ne le crois pas. A la fourrière plutôt.

—Qu'est-ce que c'est que ça, la fourrière ?

—Un endroit où l'on emmagasine les pauvres
toutous errants ou perdus, pour les tuer le lende-
main.

—Mais on les rend, je suppose, quand on va les
réclamer ?

—Autrefois, oui. Mais plus à présent.

—Ah ! mon Dieu !... Et on va tuer Pompon ?

—Dame ! ma pauvre demoiselle ! C'est la règle,
à moins que vous n'avez quelque connaissance
puissante.

Les larmes de Clotilde recommencèrent à couler
de plus belle.

Mais comme elle ne voulait point se donner en
spectacle, elle partit après avoir remercié la frui-
tière.

Elle marchait au hasard, la tête vide, se sentant
désespérée comme elle ne l'avait jamais été.

Au bout de quelques pas elle fut obligée de s'ap-
puyer au mur : elle était à bout de forces, les san-
glots la suffoquaient.

Ainsi, c'était fini : elle ne verrait jamais plus
Pompon.

Cette petite bête si bonne, qui l'avait rejointe à
l'hôpital, et depuis l'avait tant aimée, tant cares-

sée, allait mourir loin d'elle, pendue, peut-être vi-
visectée pour les expériences des médecins.

Et à l'idée des souffrances de son petit ami, son
pauvre cœur s'en allait tout à fait, elle se sentait
mourir, tandis qu'elle ne pouvait plus contenir ses
sanglots.

—A moins que vous n'avez une connaissance
puissante, avait dit la marchande.

Elle ne connaissait personne que Mme Chaniers.

Mais elle n'avait pas son adresse, or, le lende-
main étant un dimanche, il n'y aurait personne au
magasin, et elle ne pourrait se la faire donner que
le lundi.

C'est-à-dire à quarante-huit heures de là.

Et Pompon, où serait-il alors ?

VI.—ROSES ET ÉPINES

—Pourquoi pleurez-vous si fort, mademoiselle ?
dit tout à coup à Clotilde une voix jeune, ferme et
mâle, et dont les inflexions lentes avaient une dou-
leur infinie.

Elle leva la tête.

Un jeune homme grand, mince, brun autant
qu'elle put en juger au travers de ses larmes, était
debout devant elle.

L'orpheline était dans un moment de désespoir
si grand qu'elle ne pouvait penser à autre chose
qu'à sa douleur.

Une seule idée se fit jour dans son cerveau vide
à force de chagrin :

—C'est peut-être un sauveur pour mon pauvre
Pompon !...

—Monsieur, dit-elle tout bas et en parlant un
peu vite, par phrases encore hachées de sanglots, je
suis seule au monde, je n'ai qu'un pauvre petit
chien pour ami. Je travaille toute la journée dans
un magasin, et ce soir en rentrant dans mon loge-
ment, il n'était plus chez moi.

—Alors, vous le cherchez ?...

—Oui, monsieur, je l'ai cherché. Et comme ma
maison est là à côté, chez Anatole, je m'y suis ren-
due tout droit, pensant que ma petite bête était
peut-être venue à ma rencontre.

—Et personne ne l'a vue ?

—La fruitière dont le magasin là-bas vient de
fermer m'a dit au contraire que Pompon était venu.
Au portrait qu'elle m'en a fait, je l'ai bien reconnu.
Mais il paraît qu'il s'est battu, et qu'un sergent de
ville l'a emmené avec deux autres chiens.

—Alors, ne vous désespérez pas, vous le retrou-
verez.

—On me dit qu'il faut une connaissance puis-
sante pour le retirer de la fourrière où on l'a sans
doute conduit. Sans cela, paraît-il, on le tuera. Or
moi, je ne connais personne.

Ses pleurs recommencèrent à couler.

Son interlocuteur, singulièrement ému, répondit :

—Je vous en prie, calmez-vous. On va vous re-
garder. Rentrez chez vous, et permettez-moi de
vous accompagner. En route, je vais vous expli-
quer que je puis, moi, vous faire rendre Pompon.

Elle faillit pousser un cri de joie et chancela.

—Vous, monsieur, fit-elle. Ah ! mon Dieu !

—Oui, oui ; mais venez, je vais vous raconter
cela.

Elle le suivit, si pure et si innocente de pensées,
qu'elle ne trouva point du tout extraordinaire de
marcher seule à dix-sept ans, côte à côte avec un
beau garçon de vingt-trois ou quatre, à onze heures
du soir.

—De quel côté allez-vous ? lui demanda le jeune
homme.

—A Montmartre, rue des Abbesses.

—Bien, alors passons par ici.

Mademoiselle, continua-t-il quand ils eurent tra-
versé le boulevard et qu'ils furent loin du danger
des voitures, j'ai un ami qui fait beaucoup d'expé-
riences avec le célèbre professeur Laborde. Il a
ses grandes et ses petites entrées à la fourrière.

Demain matin à la première heure, je serai chez
lui, ensemble nous irons à l'endroit où l'on dépose
les chiens errants, et si Pompon y est, il sera chez
vous avant midi.

—Bien vrai ?

—Vous pouvez compter sur ma promesse.

—Ah ! il me semble que revoir ma pauvre pe-
tite bête n'est pas une chose possible.

Ils allaient à côté l'un de l'autre.